lippe II, poursuivant son rêve de monarchie universelle et voulant étendre partout le pouvoir de l'odieux tribunal de l'inquisition, dévastait les Pays-Bas soulevés ; les catholiques de France, ou plutôt les ambitions qui s'abritaient sous le masque de la religion, épouvantaient l'Europe par les horreurs de la Saint-Barthélemy et préparaient ainsi les malheurs de la guerre civile. Au milieu de toutes ces violences, il n'y eut en Europe qu'une cour, celle d'Elisabeth, qui représentât l'idée de résistance à la colossale domination de l'Espagne, et qui eut ainsi l'initiative de la politique humaine et libérale qui finit par triompher de l'implacable fanatisme du moyen âge.

La reine d'Angleterre avait déjà témoigné sa sympathie aux protestants du continent par des secours effectifs, pris le deuil des victimes de la Saint-Barthélemy, et accueilli cent mille Flamands exilés, enrichissant ainsi le commerce et l'industrie de son pays, tout en accomplissant un acte d'humanité. En même temps, elle améliorait l'état de ses finances, favorisait l'immense développement de la marine anglaise et resserrait son alliance avec les insurgés des Pays-Bas en leur envoyant des secours et un corps de troupes considérable commandé par son favori Leicester. Philippe II, qui s'était pendant longtemps contenté de soudoyer des assassins contre Elisabeth, laissa percer ses projets après la mort de Marie Stuart, dont il se déclara vengeur. Après s'être pendant tant d'années observés avec une haine et une défiance égales, ces représentants des deux idées qui se disputaient le monde s'abordèrent enfin dans une lutte suprême où la liberté de l'Europe était en question. En 1588, Philippe envoya contre l'Angleterre cette flotte saluée au départ du nom d'*invincible Armada*, et qui fut presque entièrement détruite par la tempête et par les marins anglais. L'élan du peuple britannique avait été admirable : le commerce avait fait des avances sans intérêts ; les villes avaient fourni des navires ; le peuple entier s'était levé d'un même élan pour défendre son indépendance ; de hardis corsaires ravageaient les colonies espagnoles et menaçaient la presqu'île jusqu'à fenter d'arracher Lisbonne à Philippe II. Le désastre de la flotte espagnole, qui mit le comble à la gloire d'Elisabeth, fut comme le signal de la décadence de l'Espagne, refoulée définitivement vers le midi. Elle tenta pourtant un dernier effort, et crut réparer cet échec en intervenant dans nos guerres civiles. Mais Henri de Navarre n'eut pas plus tôt pris le titre de roi de France, que la reine d'Angleterre lui fournit d'efficaces secours, et envoya le comte d'Essex faire une diversion sur les côtes d'Espagne et s'emparer de Cadix, pensant avec raison se défendre elle-même en défendant notre nationalité contre l'invasion espagnole.

L'Occident offrit alors un spectacle bien différent de celui qu'il présentait quelques années plus tôt. Tout le nord de l'Europe avait conquis son indépendance religieuse ; une nationalité nouvelle, celle des Provinces-Unies, s'était formée et se développait avec une rapidité merveilleuse ; la France se relevait après les guerres civiles et affermissait sa nationalité, en même temps qu'elle assurait la liberté de conscience ; l'Angleterre s'était placée au premier rang des nations par son influence en Europe, par sa prospérité intérieure, par son commerce, sa marine, ses arts et sa littérature (il suffit de citer Spencer, Raleigh et Shakspeare).

Elisabeth pouvait s'enorgueillir de ces prodigieux changements, car elle y avait contribué plus qu'aucun autre souverain. Son gouvernement fut quelquefois injuste, souvent despotique ; mais il fut toujours puissant et glorieux. C'est ce qui explique l'enthousiasme des Anglais et leur indulgence pour les faiblesses de la femme et la tyrannie de la reine. En avançant en âge, elle se montra plus rigoureuse sur les questions religieuses, et ensanglanta même les dernières années de sa vie par l'exécution de prêtres catholiques. Son dernier favori, le comte d'Essex, ayant échoué dans la guerre d'Irlande, elle le fit mettre en jugement. Rendu à la liberté, il forma un parti contre la reine et tenta de soulever la ville de Londres (1601). Cette fois il fut condamné à mort, et Elisabeth le fit impitoyablement exécuter. Mais elle en garda une inconsolable tristesse, qui la fit lentement décliner vers la tombe. Elle mourut en 1603, âgée de soixante-dix ans. En elle finit la dynastie des Tudors. Jacques d'Ecosse, fils de Marie Stuart, lui succéda sur le trône.

« Elisabeth, dit le P. Dorléans, est de ces personnes dont le nom inspire d'abord à l'esprit une idée qu'on ne remplit point dans les peintures qu'on en fait. Jamais tête couronnée ne sut mieux l'art de régner et n'y fit moins d'fautes dans un long règne. Les amis de Charles-Quint pouvaient compter les siennes, les ennemis d'Elisabeth ont été réduits à lui en chercher, et ceux qui avaient le plus d'intérêt à décrier sa conduite l'ont admirée. Ainsi, en elle s'est vérifiée la parole de l'Evangile, que souvent les enfants du siècle sont plus prudents selon leurs vues et les fils qu'ils se proposent, que les enfants de lumière. La vue d'Elisabeth fut de régner, de gouverner, d'être maîtresse, de tenir ses peuples dans la soumission et ses voisins dans le respect ; n'affectant ni d'affaiblir ses sujets, ni de conquérir sur les étrangers, mais ne souffrant pas que personne donnât atteinte au pouvoir suprême, qu'elle savait également maintenir par la politique et par la force ; car personne de son temps n'eut plus d'esprit qu'elle, plus d'adresse, plus de pénétration. Elle ne fut pas guerrière, mais elle sut si bien former des guerriers, que depuis longtemps l'Angleterre n'en avait vu un plus grand nombre, ni de plus expérimentés. »

Rathery apprécie en ces termes le règne d'Elisabeth : « Ce fut un règne glorieux, après tout, que celui qui peut nommer des ministres comme Cecil et Walsingham, des marins comme Drake et Hawkins, des poètes comme Spencer et Shakspeare, et qui, malgré ses actes arbitraires et ses parlements faciles, fut pour l'Angleterre l'aurore de la liberté civile et politique, dont il ne laissa jamais méconnaître entièrement l'existence ni prescrire les principes. Elisabeth eut des faiblesses, sans doute, et, sans examiner ici jusqu'à quel point elle mérita le titre de reine-vierge, qu'elle s'était décerné à elle-même, il est certain que Leicester, Hatton, Fickering, Essex eurent pour la nation tous les inconvénients du favoritisme. Une paire de bottes neuves, dont elle détestait l'odeur, suffisait (Bacon nous l'atteste) pour faire consigner à sa porte le ministre porteur des affaires les plus urgentes ; et peut-être la mauvaise foi d'Elisabeth servit-il plus à son avancement que la découverte de la Virginie. Elle fut femme en ce point ; mais elle resta toujours reine, et quand ses favoris l'oubliaient, elle le leur faisait rappeler. Le meurtre de Marie et les persécutions religieuses sont des crimes que rien ne saurait excuser. Enfin, elle fut absolue, mais avec les parlements, et non contre eux ; agitations qui commencent son peuple, mais elle comprit en véritable Anglaise l'orgueil national, et, comme les sujets s'élèvent rarement avec chaleur contre les empiétements d'un gouvernement sage et heureux, la voix populaire, qui donne l'immortalité, cite encore avec orgueil « les jours glorieux de la bonne reine Elisabeth. »

Nous allons rapporter ici quelques anecdotes qui achèveront de faire ressortir les côtés saillants de cette personnalité si éminemment remarquable.

On n'ignorait pas que la dissimulation était mise par Elisabeth au rang des qualités nécessaires à un souverain pour régner. Un prélat d'Angleterre osa un jour lui représenter que, dans une circonstance où il lui rappela, elle avait plus agi en politique qu'en chrétienne. « Je vois bien, lui répondit-elle, que vous avez lu tous les livres de l'Ecriture, excepté celui des *Rois*. »

On a loué la sage économie d'Elisabeth. Un juif ayant offert à cette reine, pour vingt mille livres sterling, une perle d'une belle eau et d'une grosseur prodigieuse, dont elle cessa ne voulut point donner une pareille somme pour une chose qui n'était d'aucun usage réel. Sur ce refus, le juif se prepara à repasser la mer pour chercher des acheteurs plus favorables qui lui achetassent son bijou. Sa résolution fut sue de Thomas Gresham, négociant de Londres, qui l'invita à dîner, et lui donna de sa perle le prix qui avait été refusé par la reine Il se fit ensuite apporter un mortier, y broya la perle, en versa la poudre dans un verre à demi rempli de vin, qu'il but à la santé de Sa Majesté. « Vous pouvez publier, dit-il au juif étonné, que la reine était en état d'acheter votre perle, puisqu'elle a des sujets qui la peuvent boire à sa santé. »

Elisabeth, quoique reine, avait toutes les faiblesses d'une femme ; aucune femme, aucun homme de son sexe ne fut plus idolâtre de sa beauté, ni plus occupée du désir de faire impression sur le cœur de ceux qui la voyaient. Elle donnait une première audience à des ambassadeurs hollandais qui avaient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la reine, celui-ci se tourna vers ses compagnons, et leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il disait ; les femmes onten effet un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandais, et que n'avait point entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la harangue des ambassadeurs, et aussitôt qu'ils furent sortis, elle voulut connaître sa pensée. Elle demanda donc à ceux qui avaient parlé à ce jeune homme ce qu'il leur avait dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de respect que c'était une chose qu'on n'osait redire à une grande reine, et se défendirent longtemps de la répéter. Elle devint impérative ; on lui obéit. Elle apprit alors que le Hollandais avait laissé échapper cette exclamation : *Ah ! would me tarry here this night !* et avait ajouté une expression assez grossiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvait à son gré. On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que, quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandais un présent fort considérable.

Elisabeth n'aimait pas seulement les hommages adressés à sa personne, elle était heureuse de rencontrer des natures fières et dignes. Une femme, qui avait longtemps servi Marie Stuart, ayant perdu son mari le jour même de l'exécution de cette malheureuse reine, fut si affligée de cette double perte, qu'elle résolut de s'en venger sur Elisabeth. Elle se déguise en homme, et, armée de deux pistolets, elle compte qu'elle pourra immoler la reine et se tuer elle-même ensuite. Pendant qu'elle cherche une occasion favorable pour exécuter son projet, Marie Lambrun (c'est le nom de cette femme, qui se faisait appeler Sparck et se disait Ecossais) rencontre Elisabeth dans ses jardins ; elle veut percer la foule pour s'approcher, un de ses pistolets tombe, et elle est arrêtée par les gardes. Elisabeth ordonne qu'on la conduise devant elle, et l'interroge elle-même, la prenant pour un homme. « Madame, répondit hardiment cette femme, quoique je porte cet habit, je suis femme. Je m'appelle Marguerite Lambrun ; j'ai été plusieurs années au service de la reine Marie, ma maîtresse, que vous avez fait mourir injustement. J'ai résolu, au péril de ma vie, de venger sa mort par la vôtre. » Elisabeth l'écouta tranquillement, et lui répondit : « Vous avez cru faire votre devoir en attentant à ma vie ; quel est aujourd'hui le mien envers vous ? — Je dirai mon sentiment à Votre Majesté, pourvu qu'il lui plaise de me dire si elle demande cela en qualité de reine ou en qualité de juge. — En qualité de reine, reprit Elisabeth. — Eh bien, Votre Majesté doit me faire grâce. — Mais quelle assurance me donnerez- vous que vous n'entreprendrez pas une seconde fois de m'ôter la vie ? — Madame, répondit cette femme, la grâce que j'en veux accorder avec tant de précaution n'est plus une grâce. Ainsi Votre Majesté peut en user comme juge à mon égard. » La reine, se tournant alors vers sa suite : « Voilà trente ans que je suis reine, dit-elle, mais je ne me souviens pas que jamais personne m'ait donné une telle leçon. » Et la grâce fut accordée tout entière et sans conditions.

Nous avons dit qu'Elisabeth voulut que l'on gravât sur sa tombe une épitaphe en vertu de laquelle elle aurait vécu et serait morte *vierge*. Les Anglais la prirent au mot, et ayant donné à leur reine le nom de *reine très-chaste* et avait ajouté une expression assez grossiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvait à son gré. On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que, quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandais un présent fort considérable.

Elisabeth n'aimait pas seulement les hommages adressés à sa personne, elle était heureuse de rencontrer des natures fières et dignes. Une femme, qui avait longtemps servi Marie Stuart, ayant perdu son mari le jour même de l'exécution de cette malheureuse reine, fut si affligée de cette double perte, qu'elle résolut de s'en venger sur Elisabeth. Elle se déguise en homme, et, armée de deux pistolets, elle compte qu'elle pourra immoler la reine et se tuer elle-même ensuite. Pendant

servait en souriant, heureux d'étancher sa soif du bien, plus ardente que sa soif des lèvres. »

Il y a beaucoup de pages semblables dans l'*Histoire d'Elisabeth*, et l'on comprendra sans peine, après cela, que ce livre soit d'une lecture à la fois instructive, attrayante et facile.

Elisabeth d'Angleterre, tragédie en cinq actes, par M. Ancelot, représentée pour la première fois le 2 décembre 1829. Le premier acte se passe dans les appartements d'Elisabeth. Ses femmes causent et travaillent ; l'une d'elles, lady Nottingham, lit à l'écart une histoire dont elle paraît vivement touchée. C'est l'histoire de Rosemonde, qui fut rivale d'une reine. Ses jeunes compagnes s'étonnent de son attendrissement, qu'elles ne comprennent point, bien qu'il soit fort clair, et en même temps on apprend que le comte d'Essex est exilé depuis un an, et que son procès vient d'être suspendu par ordre de la reine. Bientôt celle-ci paraît, accompagnée d'une députation des grands de l'Etat, qui viennent la presser de prendre un époux, afin de laisser un héritier du trône. Elle mande près d'elle le comte d'Essex, dont les froideurs l'ont plus irritée que les crimes d'Etat ; mais, malgré toutes les avances de la reine, Essex se borne à protester de son respect et de sa loyauté. Pleine de dépit de n'avoir pu lui arracher un mot d'amour, Elisabeth renvoie et ordonne au Parlement d'instruire son procès. Un seul courtisan élève la voix pour le comte, c'est le duc de Nottingham, dont tout à l'heure on a vu la jeune femme si imprudemment attendrie à la lecture de Rosemonde. Le second acte achève de nous faire connaître la passion du comte d'Essex et de la duchesse. Celle-ci, qui instruite des succès au Parlement, Essex fait des serments d'amour aux genoux de la belle lady Nottingham, en reçoit une écharpe, et lui donne en échange une bague, présent de Elisabeth, qu'il lui suffisait de renvoyer à la reine pour obtenir la vie. Enfin le comte se retire, et milord Nottingham, qui, en arrière encore, avait tout entendu, paraît, plus en arrière encore, pleure et cache sa figure dans son manteau. Celui est placé au centre de la composition. Au second plan, on remarque le lord chancelier, le lord amiral, l'archevêque de Canterbury, le fils du duc de Norfolk, qui est un peu lourd et manque d'air, a dit Jal dans ses *Esquisses sur le salon de* 1827. Les têtes des personnages qui l'occupent sont généralement exécutées et un peu noires. Les femmes de la reine sont d'un caractère plus allemand qu'anglais ; il y a quelque chose de trop lisse dans la manière dont leurs visages sont peints. Mais les mains et le front de celle qui paraît regretter si sincèrement la reine sont admirables ; cela vaut tout un tableau. — Depuis ce jour que le profil d'Elisabeth est plutôt d'un homme que d'une femme ; ce n'est pas tout à fait sans raison. C'était un roi que cette reine, et c'est ce que Paul Delaroche a voulu exprimer sans doute. J'entre, pour moi, volontiers dans son sentiment, et je trouve ce vieillard en jupon très-beau. On a repris la couleur livide de la mourante, on a dit qu'elle était en cire, que c'est possible. Ce qui a entraîné Delaroche dans cet excès, si c'en est un, c'est l'obligation où il s'était mis d'enlever la tête d'Elisabeth en vigueur sur un oreiller blanc. Il a fort beaucoup fait oreiller, il se serait éparpillé beaucoup de difficultés. Un homme d'un goût délicat, Charles Nodier, disait en voyant l'*Elisabeth* de Paul Delaroche : « Jamais la « mour'n a passé par ce corps-là. » Il avait peut-être raison ; mais la beauté gracieuse était-elle bien ce que le peintre devait chercher à rendre dans ce sujet ? — L'exécution des accessoires, étoffes, vases, meubles, est irréprochable ; il y a une hardiesse de touche, une sûreté de pinceau, une énergie de coloris, un brillant, une solidité peu ordinaires. » M. Charles Blanc n'a vu dans cette peinture qu'une « grande machine brossée comme un décor, un bazar d'étoffes voyantes, un étalage immodéré de soie, de velours, d'hermine et de brocart, de rideaux ramagés, de coussins brochés d'or et de pompeuses tentures. » Quant aux figures, elles sont, suivant M. Ch. Blanc, insignifiantes et banales, « à l'exception de la seule tête d'Elisabeth, belle tête d'un fier caractère et d'une héroïque pâleur, accusant si bien la nature de cette reine sèche, orgueilleuse, égoïste, qui eut tant de dépit de n'être pas aimée et tant de peine à abdiquer la vie. » Un autre critique, M. Lade Pesquidoux, n'a pas beaucoup d'admiration pour « cette grande reine au visage si rogue et si repoussant, ni pour les suivantes gigantesques, aux joues trop colorées, qui la pressent autour d'elle ; » mais il trouve que le groupe des hommes est plein de force et de beauté ; que chacun de ces personnages a une expression réelle de dignité et de grandeur ; il loue surtout l'éclat et l'harmonie des couleurs : « Il est vrai, dit-il, que le sujet choisi se prêtait merveilleusement à toutes les fantaisies de la palette... Jamais peut-être Paul Delaroche n'a tiré de plus beaux effets de la couleur locale ; chaque détail a une justesse et une puissance de *rendu* étonnantes : les cuirasses damasquinées s'arrondissent et resplendissent, montrant les mille caprices du ciseau qui les broda ; les écharpes chatoyantes, les robes étoffées et somptueuses, les manteaux de velours doublés de fourrure, les tapis éclatants, les coussins de satin et de soie mêlent leurs mille couleurs dans une gamme très-montée et très-harmonieuse. » *La Mort d'Elisabeth* fut un des premiers ouvrages auxquels Delaroche dut sa réputation ; elle a été exposée au Salon de 1827, et fut acquise par l'Etat, qui en orna le musée du Luxembourg. Elle a été gravée par Jazet, à la manière noire.

ÉLISABETH-AUGUSTE-MARIE, électrice de Bavière, née en 1721, morte vers 1793. Fille de Joseph-Charles-Emmanuel, comte palatin de Salzbach, elle épousa en 1742 son cousin Charles-Théodore, électeur palatin, et plus tard électeur de Bavière. Elle est célébre pour avoir fondé, en 1766, un ordre bavarois qui porte son nom, et qui est exclusivement réservé aux princesses catholiques qui prouvent seize quartiers de noblesse et font vœu de se consacrer à des œuvres de bienfaisance. La réception a lieu le jour de Pâques ou le jour de Sainte-Elisabeth, le 19 novembre. Les princesses de la maison royale et des autres maisons souveraines en font partie. Il est aujourd'hui composé de douze dames de la maison royale de Bavière et de trente-deux dames catholiques justifiant de l'ancienneté de leur noblesse. La croix a quatre branches est émaillée de blanc. Le centre est formé par un médaillon entouré d'un cercle d'or très-mince ; le fond représente une dame qui secourt des malheureux. Le ruban est moiré blanc, avec deux raies roses très-larges de chaque côté. Une couronne avec hermine réunit la croix au ruban, qui se porte sur le sein gauche.

ÉLISABETH STUART D'ANGLETERRE, reine de Bohême, fille du roi d'Angleterre Jacques Ier, née en 1596, morte en 1661. Elle épousa, en 1613, Frédéric V, électeur palatin, qui devint roi de Bohême en 1619. L'indolent Frédéric eût refusé volontiers cette couronne ; mais sa femme, princesse ambitieuse et hautaine, qui « aimait mieux ne manger que du pain à la table d'un roi, que de vivre dans les délices à celle d'un électeur, » le força à accepter la royauté. Battu à la bataille de Prague (1620), Frédéric perdit la Bohême et ses Etats héréditaires, commença par lui-même la série des malheurs que devait subir Elisabeth, et mourut sans avoir recouvré ses Etats. Cependant, après le traité de Westphalie, Charles-Louis, le fils d'Elisabeth avait eu de Frédéric, rentra en possession d'une partie des Etats de son père, avant la mort d'Elisabeth. Celle-ci laissa terminer ses jours en Angleterre.

ÉLISABETH DE VALOIS, reine d'Espagne, née à Fontainebleau en 1545, morte à Madrid en 1568. Elle était fille de Henri II, roi de France. La jeune princesse fut d'abord fiancée à Edouard VI d'Angleterre ; mais ce prince mourut avant l'accomplissement du mariage projeté, et Philippe II devenu veuf demanda pour lui-même la princesse qu'un instant il avait destinée à son fils, don Carlos. Ce mariage s'accomplit et cimenta la paix signée au Cateau-Cambrésis. Cette jeune fille de quinze ans, belle, gracieuse, élevée à la gauloise et toujours heureuse de la cour de France, devint donc la femme du farouche Philippe II, qui n'avait encore que trente-deux ans, mais qui était sombre et sévère jusqu'à la dureté. Arrivée en Espagne, elle y était à la négociation ; elle y fit des efforts désespérés, elle y mit toute sa force d'esprit et de caractère, tout son génie ; mais il n'était plus temps : Elisabeth était en chemin.

Contre mauvaise fortune, la princesse des Ursins fit bon visage, espérant encore peut-être en son esprit plein de ressources, rempli d'expédients, et dans les deux cas que lui donnait son titre de *camerera mayor*, et qui lui permettait de dicter à la reine ses paroles, de mesurer ses pas, de réglementer ses démarches, de l'enchaîner, de l'enfermer dans un cercle qu'elle ne devait pas franchir. Elle part donc et va avec le roi et la cour jusqu'à Guadalaxara, puis s'avance seule jusqu'à Zaldraque, pour y recevoir la jeune princesse. Mais à peine était-elle arrivée qu'ayant osé censurer quelques-unes des actions d'Elisabeth Farnèse : « Qu'on me chasse de cette folle, dit la reine, et qu'on la conduise hors du royaume. » Pour en agir ainsi, avec une femme de si haut caractère, de si haut pouvoir que la princesse des Ursins ; avec une femme, qui, malgré ses défauts, avait rendu au roi d'Espagne de si grands services, il fallait qu'Elisabeth y eût été autorisée. Voici, en effet, le billet qu'elle avait reçu du roi quelques jours avant et qui semble appuyer des recommandations verbales faites par un ambassadeur secret : « Au moins, prenez bien garde de ne pas manquer votre coup tout d'abord ; car si elle vous voit seulement deux heures, elle vous enchaînera, et nous empêchera de coucher ensemble, comme avec feu la reine. »

Forcée de quitter le royaume, chassée, la princesse des Ursins se rendit à Paris, à Gênes, à Avignon, repoussée de partout, puis enfin à Rome, où elle devait mourir six années après, tandis qu'Elisabeth Farnèse prenait sur l'esprit du roi le pouvoir qu'avait eu la disgraciée. La fille du duc de Parme n'était point, en effet, celle qu'avait dépeinte le cardinal Alberoni. « Elle me paraît avoir de l'esprit, écrit le maréchal de Noailles à Louis XIV, quelques jours après l'apparition à la cour d'Espagne de la nouvelle reine, de la vivacité ; entend finement, repond juste ; elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle pour avoir pu approfondir son caractère ; mais, en général, je crois qu'on

ÉLISABETH FARNÈSE, reine d'Espagne, fille d'Edouard II, prince de Parme, née en 1692, morte en 1766. Défigurée dès son enfance par la petite vérole, douée d'un caractère opiniâtre et indocile, elle fut presque en aversion par sa mère, femme impérieuse et dure, et grandit méprisée dans un coin du palais. Son énergie naturelle se développa encore dans cet abandon, et la discrétion de sa vie fut peut-être la cause de son élévation. Philippe V, roi d'Espagne, avait manifesté l'intention de contracter un second mariage ; le maître de l'Espagne, en ce temps-là, ce n'était point Philippe V, mais une femme, la *camerera mayor* de la reine défunte, la princesse des Ursins. C'est avec elle que les ambassadeurs traitaient ; c'est à elle que les ministres rendaient compte de leurs desseins ; les généraux d'armée la consultaient. Cette femme altière, inflexible, ambitieuse surtout, rêvait une souveraineté dans les Pays-Bas au moment où mourut Marie-Louise de Savoie. Or c'en était fait de sa chimère, si la nouvelle femme de Philippe V n'était point timide, craintive, si elle ne pouvait point la gouverner, la dominer, comme elle avait gouverné et dominé la première. Le cardinal Alberoni, qu'elle croyait avoir mis dans ses intérêts et fait le complice de sa dévorante ambition, lui persuada qu'Elisabeth était d'un caractère doux et souple, d'un cœur simple, d'un esprit presque borné. La princesse des Ursins permit le mariage. Au dernier jour, à la dernière heure, elle apprit que de tous les côtés on la trompait, qu'on avait conjuré sa perte, que la ruine de tous ses beaux rêves était imminente. Elle voulut faire échouer l'union dont elle avait été la négociatrice ; elle y fit des efforts désespérés, elle y mit toute sa force d'esprit et de caractère, tout son génie ; mais il n'était plus temps : Elisabeth était en chemin.

celui du pieux et solitaire Alvarès, qui n'est qu'indique dans le poëme de Schiller sous le nom du prieur d'un couvent voisin de Madrid. M. Soumet s'est servi de ce personnage pour faire un premier acte en exposition, qu'on ne trouve point dans le modèle, et les deux dernières scènes du troisième acte, qui renferment de grandes beautés de style. Dans l'impossibilité prétendue de conserver pour notre théâtre la multiplicité des personnages, des incidents, et surtout de se livrer à tous les développements de situations et de caractères, comme l'a fait Schiller, M. Soumet a retranché de son ouvrage le rôle du marquis de Posa, si original, si important. « Cette tragédie, dont le style était correct et l'intérêt gradué avec art, obtint du succès. Les rôles principaux furent crées avec talent par Firmin (don Carlos) et Mlle Duchesnois (Elisabeth).

ÉLISABETH DE FRANCE, reine d'Espagne, née à Fontainebleau en 1602, morte à Madrid en 1644. Elle était fille de Henri IV, roi de France, et épousa, en 1615, Philippe IV, roi d'Espagne. Elle adopta si bien sa nouvelle patrie, qu'elle se déclara en 1643 contre la France, excita son époux à prendre les armes contre nous, et, pendant l'absence de Philippe, gouverna le royaume avec autant de fermete que de sagesse. Sa mort fut pour l'Espagne une perte cruelle. C'est d'elle que naquit Marie-Thérese, que devait épouser Louis XIV.

ÉLISABETH FARNÈSE, reine d'Espagne, fille d'Edouard II, prince de Parme, née en 1692, morte en 1766. Défigurée dès son enfance par la petite vérole, douée d'un caractère opiniâtre et indocile, elle fut presque en aversion par sa mère, femme impérieuse et dure, et grandit méprisée dans un coin du palais. Son énergie naturelle se développa encore dans cet abandon, et la discrétion de sa vie fut peut-être la cause de son élévation. Philippe V, roi d'Espagne, avait manifesté l'intention de contracter un second mariage ; le maître de l'Espagne, en ce temps-là, ce n'était point Philippe V, mais une femme, la *camerera mayor* de la reine défunte, la princesse des Ursins. C'est avec elle que les ambassadeurs traitaient ; c'est à elle que les ministres rendaient compte de leurs desseins ; les généraux d'armée la consultaient. Cette femme altière, inflexible, ambitieuse surtout, rêvait une souveraineté dans les Pays-Bas au moment où mourut Marie-Louise de Savoie. Or c'en était fait de sa chimère, si la nouvelle femme de Philippe V n'était point timide, craintive, si elle ne pouvait point la gouverner, la dominer, comme elle avait gouverné et dominé la première. Le cardinal Alberoni, qu'elle croyait avoir mis dans ses intérêts et fait le complice de sa dévorante ambition, lui persuada qu'Elisabeth était d'un caractère doux et souple, d'un cœur simple, d'un esprit presque borné. La princesse des Ursins permit le mariage. Au dernier jour, à la dernière heure, elle apprit que de tous les côtés on la trompait, qu'on avait conjuré sa perte, que la ruine de tous ses beaux rêves était imminente. Elle voulut faire échouer l'union dont elle avait été la négociatrice ; elle y fit des efforts désespérés, elle y mit toute sa force d'esprit et de caractère, tout son génie ; mais il n'était plus temps : Elisabeth était en chemin.

Contre mauvaise fortune, la princesse des Ursins fit bon visage, espérant encore peut-être en son esprit plein de ressources, rempli d'expédients, et dans les deux cas que lui donnait son titre de *camerera mayor*, et qui lui permettait de dicter à la reine ses paroles, de mesurer ses pas, de réglementer ses démarches, de l'enchaîner, de l'enfermer dans un cercle qu'elle ne devait pas franchir. Elle part donc et va avec le roi et la cour jusqu'à Guadalaxara, puis s'avance seule jusqu'à Zaldraque, pour y recevoir la jeune princesse. Mais à peine était-elle arrivée qu'ayant osé censurer quelques-unes des actions d'Elisabeth Farnèse : « Qu'on me chasse de cette folle, dit la reine, et qu'on la conduise hors du royaume. » Pour en agir ainsi, avec une femme de si haut caractère, de si haut pouvoir que la princesse des Ursins ; avec une femme, qui, malgré ses défauts, avait rendu au roi d'Espagne de si grands services, il fallait qu'Elisabeth y eût été autorisée. Voici, en effet, le billet qu'elle avait reçu du roi quelques jours avant et qui semble appuyer des recommandations verbales faites par un ambassadeur secret : « Au moins, prenez bien garde de ne pas manquer votre coup tout d'abord ; car si elle vous voit seulement deux heures, elle vous enchaînera, et nous empêchera de coucher ensemble, comme avec feu la reine. »

Forcée de quitter le royaume, chassée, la princesse des Ursins se rendit à Paris, à Gênes, à Avignon, repoussée de partout, puis enfin à Rome, où elle devait mourir six années après, tandis qu'Elisabeth Farnèse prenait sur l'esprit du roi le pouvoir qu'avait eu la disgraciée. La fille du duc de Parme n'était point, en effet, celle qu'avait dépeinte le cardinal Alberoni. « Elle me paraît avoir de l'esprit, écrit le maréchal de Noailles à Louis XIV, quelques jours après l'apparition à la cour d'Espagne de la nouvelle reine, de la vivacité ; entend finement, repond juste ; elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle pour avoir pu approfondir son caractère ; mais, en général, je crois qu'on